

Introduction au débat sur la métropolisation

Une clé de lecture pour comprendre l'organisation contemporaine des espaces géographiques

Guy Di Méo
UMR 5185 ADES CNRS
Université de Bordeaux

RÉSUMÉ

La métropolisation est un phénomène universel caractérisé par la concentration, dans des aires urbaines désormais fluides et ouvertes, d'un nombre croissant d'habitants vivant au rythme de mobilités incessantes, utilisant les TIC et se consacrant de plus en plus à la production de services. L'interconnexion de ces métropoles au sein d'un réseau mondialisé en constitue l'une des originalités majeures. À la fois système productif globalisé très efficace et processus nouveau de valorisation/occupation des espaces, la métropolisation est aussi un instrument de classement des groupes sociaux au sein d'espaces toujours plus fragmentés. Cette introduction pointe les principales questions que posent aux sciences de l'espace géographique le processus de métropolisation et les formes d'innovation tant sociale que spatiale qu'il suscite.

ABSTRACT

Metropolization is a universal phenomenon characterized by the concentration of a growing number of inhabitants in fluid and open urban areas. Those inhabitants live to the rhythm of unceasing mobilities and use ICTs. Their activities are more and more devoted to the production of services. One of the main original aspects of the metropolises they live in is their interconnection within a global network. Metropolization is both a very efficient global productive system and a new process of space development/occupancy. It also provides a tool that can be used in order to classify social groups within more and more fragmented spaces. This introduction stresses the main questions linked to the process of metropolization and to the social and spatial innovation forms it generates in the sciences of geographical space.

INDEX

Mots clés : méthode, métropole, métropolisation, mondialisation, réseau

Keywords : Globalization, method, metropolis, metropolization, network.

PLAN

Introduction : comment cerner la métropolisation ?

Une tension entre processus spécifiques et génériques

Des mutations de tous ordres débordant la ville

Une nouvelle économie politique des territoires

Conclusion provisoire ou introduction : quelles perspectives scientifiques ?

TEXTE INTÉGRAL

Introduction : comment cerner la métropolisation ?

Pour l'étymologie et à petite échelle, celle des grands espaces terrestres, la métropolisation se confond avec le développement des « villes mères ». Historiquement, depuis les temps pré modernes, ce sont les interlocutrices privilégiées d'autres villes qu'elles contrôlent et qu'elles dominent, qu'elles intègrent dans leur mouvance, leurs réseaux d'échanges ; auxquelles elles délivrent des services rares, voire stratégiques, contre des prestations ou des biens plus banals, réputés de moindre valeur. Les métropoles remplissent donc une série de fonctions essentielles (politiques, économiques, culturelles ou idéologiques) ; celles qui concernent, au plus haut niveau, le gouvernement des hommes, de leurs activités, de leurs valeurs. Elles construisent une armature mondiale, une sorte de tissu de centralités combinant logiques hiérarchique et résiliaire. En tout état de cause, elles s'appuient sur des ensembles territoriaux de tailles variées, reliés entre eux par leur indispensable médiation. Ainsi en va-t-il d'une large gamme d'établissements urbains s'égrenant des métropoles régionales assises au cœur de régions qui découpent les territoires nationaux, jusqu'aux métropoles mondiales et villes globales qui gouvernent la planète.

Depuis quelques décennies, il s'agit en fait de « mères » toujours plus possessives, toujours plus hybrides et multiraciales, organisatrices majeures d'un espace géographique reproduisant la texture d'une toile qui génère d'énormes ressources ; les plus considérables jamais dégagées par l'humanité. Ce constat pose un premier problème : si le phénomène acquiert de nos jours une ampleur universelle, matérialisée par le déferlement des nappes urbaines qu'il produit ; métropoles des pays riches et des pays pauvres, celles des puissants et celles des dominés ne logent pas à la même enseigne. On sait que x millions d'habitants regroupés dans une agglomération urbaine des pays du Sud ne représentent pas la valeur économique, le pouvoir politique et la capacité informationnelle de son équivalent démographique au Nord. Dès lors peut-on aborder de la même façon les unes et les autres ? Mexico et New York, de taille voisine mais au PIB (sans évoquer d'autres indicateurs très parlants) plus que double pour la seconde, se classent-elles dans la même catégorie ? *A priori* non, et c'est l'une des questions qui sera débattue dans certaines des communications de ce numéro de « Métropoles ».

À plus grande échelle, celle de localités qui tendent progressivement à se régionaliser (régions métropolitaines), la métropolisation qui n'est pas l'urbanisation *stricto sensu*, pas plus qu'elle ne se confond totalement avec la globalisation (*global city* de Saskia Sassen), s'observe à partir d'un seuil minimal de concentrations humaines plus ou moins diffuses et lâches. Il s'agit d'un plancher fort incertain, celui d'agglomérations de quelques centaines de milliers d'habitants (avoisinant le million ?) s'étalant autour d'un ou de plusieurs centres plus citadins... Jusqu'à constituer des ensembles territoriaux regroupant d'une à deux ou trois dizaines de millions d'individus pour les plus puissants d'entre eux. Ajoutons qu'à l'intérieur de l'espace métropolitain, la notion de « métropole » désignerait, selon François Ascher, un bassin unique d'emploi, d'activités et d'habitat aux espaces hétérogènes, pas forcément contigus, débordant les limites ordinaires de la ville.

Retenons en tout cas que la métropolisation, à ces échelles du local et du régional, s'identifie à la consommation rapide d'espace géographique. Elle donne souvent des formes d'occupation du sol plus diluées et plus ruralisées que celles de la ville moderne et compacte

d'antan. À ce titre, certains auteurs ne parlent-ils pas, d'ailleurs, non sans quelque excès aux yeux d'un Européen, de la fin des villes ? Quoi qu'il en soit, ces formes dynamiques et circulatoires de la métropolisation, planifiées ou plus spontanées sinon chaotiques, ménagent de nouveaux types de paysages, d'équipements et d'habitats, de rapports tant sociaux que spatiaux, de déplacement des habitants, d'activités économiques, de gestion et d'appropriation des lieux, d'espaces vacants ou en attente d'affectation, de modes de gouvernance, de nuisances aussi... On notera que dans cet univers changeant, l'innovation sociale, territoriale, politique et économique est fréquemment à l'œuvre. Précisons encore que des régionales aux mondiales, les métropoles sont aussi d'implacables machines à trier et à canaliser les individus comme les groupes qu'elles accueillent. En vertu des lois sociales qui les régissent, elles distribuent, répartissent hommes et femmes selon leurs moyens économiques, parfois en fonction de leurs appartenances ethniques et culturelles, dans un espace urbanisé fractal et quasiment sans borne qui affiche une étonnante fragmentation morphologique et sociale.

Bien entendu, il n'a pas fallu attendre les temps contemporains dits de la métropolisation pour découvrir la réalité et les ressorts de la ségrégation et se poser le problème de la justice, sociale et spatiale, que bien souvent les métropoles méprisent ouvertement. Cependant, la métropolisation confère à la fois une nouvelle ampleur, une diversification inégalée et des espaces incontestablement nouveaux à ces phénomènes de ségrégation/segmentation finalement anciens. Elle les porte parfois à leur paroxysme en multipliant, d'un côté, des *bunkers* de nantis (*gated-communities* et autres aires d'habitat complètement fermées, nous y reviendrons) auxquels elle peut concéder une autonomie politique de gestion, tout en isolant de l'autre des ghettos défavorisés, abandonnés par la puissance publique.

Au total, le terme « métropolisation » fait référence à des processus. Il caractérise autant les formes que les fonctions et les dynamiques des plus grands établissements humains de notre temps. La question de la métropolisation ouvre donc un fabuleux chantier pour la recherche en sciences humaines et sociales. Celle-ci se propose d'ailleurs, depuis quelques années, d'appréhender ses formes, ses fonctions, de saisir ses enjeux, d'identifier ses risques mais aussi ses promesses pour le devenir d'une humanité que la métropolisation polarise. C'est ce projet, au travers d'une approche des outils et des méthodes mobilisables pour le mener, qu'explore, modestement, le présent travail de séminaire.

Bien entendu, toutes les urbanisations, toutes les croissances et excroissances périphériques des villes, tous les phénomènes observables de diffusion urbaine ne relèvent pas forcément de la métropolisation. Autour des villes petites et moyennes (jusqu'à des agglomérations de l'ordre de 200 ou 300 000 habitants en Europe et en Amérique, comptant encore de 500 000 à 1 million d'habitants de l'Inde à la Chine), l'installation récente et invasive de nouveaux résidants ne relève pas directement de la métropolisation. Indirectement pourtant, même dans le cas de ces entités urbaines plus modestes, l'influence métropolitaine ne fait guère de doute. En effet, l'expansion démographique de nombre d'agglomérations de taille modérée qui se traduit par la périurbanisation de leurs citadins et d'une partie de leurs fonctions, ainsi que par l'installation de nouveaux habitants venus d'ailleurs, n'est pas indifférente à la position de ces villes (petites ou moyennes) dans l'orbite ou non d'une métropole régionale, nationale, *a fortiori* mondiale. Elle peut également dépendre de leur situation au contact de plusieurs aires d'influences métropolitaines ; voire de leur inscription dans un tissu métropolitain plus dense, comme c'est le cas pour les rubans et nappes de métropolisation continue des mégapoles de l'Europe méditerranéenne et rhénane, du Nord-Est américain, du Japon central, de la Chine littorale du Sud, du bassin de Londres et de la Californie méridionale, etc.

Ces phénomènes polymorphes de métropolisation s'inscrivent dans le contexte d'une temporalité bien particulière : sur ou postmodernité, voire modernité 3 du géographe Jean-

Paul Ferrier. Ils participent en vrac de l'ère de la mondialisation et du global, du triomphe des techniques de l'information et de la communication (TIC), de l'emprise du secteur des services sur toute l'économie (post-fordisme), des moyens de transport rapides, de la mobilité généralisée. Ils tirent parti et profit d'un temps contemporain où les connexités topologiques, celles de flux parcourant des réseaux interurbains de systèmes de transports/communications rapides, constitués à l'image des flèches d'un graphe, détrônent ou tout au moins complètent les continuités et les contiguïtés topographiques. Aux jeux essentiels de proximité qui s'imposaient dans le passé, s'ajoute désormais le bénéfice de nouveaux rapports, hiérarchiques ou non, se tissant entre cités et ensembles territoriaux naguère sans grandes relations. Un auteur comme Jean-Paul Ferrier résume bien ce propos quand il affirme que le terme de « métropolisation » ne fait que désigner le stade actuel de la territorialisation des régions du monde soumises à d'intenses mutations de tous ordres, quelle que soit leur position sur un axe pays développés/pays en développement.

Une tension entre processus spécifiques et génériques

Dans ces conditions, mais il faudra revenir sur ce point, la métropolisation concerne bien, aussi, les agglomérations urbaines du Sud. Elle les touche selon des modalités à la fois génériques et spécifiques. La part des unes et des autres se situe d'ailleurs au cœur des problématiques de la métropolisation. Rem Koolhaas ne se demande-t-il pas si la ville « n'évacue pas, de nos jours, la notion d'identité ? ». En effet, si l'identité de la ville dérive de l'aspect matériel de son histoire, du contexte patrimonial spécifique qu'elle fournit, on peut penser avec Koolhaas que cette mémoire identitaire court inéluctablement à sa perte : « le passé finira un jour par devenir trop petit pour être partagé et habité par les vivants ». Reste cependant que l'identité, le patrimoine, l'esprit d'une ville, d'un lieu, d'un territoire s'édifient en permanence, sans relâche, en fonction des enjeux du présent, tout en puisant dans les vestiges d'un passé sélectionné. Dans ces conditions, que la « ville (métropole) générique » gagne du terrain, que ses mobilités et ses connexions nouvelles tracent les pistes d'une métropolisation de plus en plus uniforme et stéréotypée... Ce n'est pas douteux. Il n'empêche que dans l'ordre des représentations, de l'idéal et des symboles, même réduits à des signes devenus discrets, l'originalité perdure et perdurera sans doute. Mieux encore, l'ordre des (nouveaux) mondes métropolitains paraît avoir besoin de cette différence culturelle, officiellement ressentie (discours public et savant) comme une richesse territoriale, comme une ressource d'innovation et de développement durable. Seules, peut-être, les nouvelles métropoles d'Asie, éventuellement d'Afrique, semblent susceptibles d'admettre le principe de la *tabula rasa* à partir de laquelle se déchaînerait la métropolisation et ses improvisations créatives.

Au demeurant, qui nous dit que les identités métropolitaines continueront à se définir, comme c'est encore le cas aujourd'hui, à partir du centre des villes, à partir du cœur des métropoles et de leurs agglomérations ? Il y a fort à parier, et l'on en voit déjà pointer quelques prémices, que l'identité se forgera aussi en périphérie, dans les aires neuves de la métropolisation. À ce niveau, il convient de poser, à nouveau avec R. Koolhaas, le problème majeur de la contradiction des centres. À ce jour, ce sont les lieux et les territoires majeurs des significations identitaires, à la fois condamnés à la condition d'espace « le plus ancien et le plus neuf, le plus fixé et le plus dynamique », contraints à une adaptation constante et coûteuse. Dans ces conditions, à quel avenir sont-ils promis ? Faudra-t-il, comme au cœur de l'aire métropolitaine de Zurich, que des couches successives de centralités (centres commerciaux, banques avec leurs chambres fortes, laboratoires et bureaux) s'entassent dans la profondeur du sous-sol urbain ? Sorte de réplique inversée de l'univers des gratte-ciel, si typique d'autres métropoles.

Un champ d'investigation s'ouvre donc dans ce domaine et les chercheurs du laboratoire ADES y sont particulièrement attentifs ; que ce soit à partir de l'observation des métropoles de l'Europe du Sud, de l'Asie méridionale ou de celles qui émergent aussi, sous leurs formes propres, du continent africain.

Dans cette quête, ils remarquent bien entendu les contradictions qui caractérisent une telle (sur)modernité et qui compliquent la lecture que nous faisons naguère d'une métropolisation plus conventionnelle, fondée sur le commerce, la colonisation et l'impérialisme, l'industrie également. Au sein des nouvelles métropoles, plus qu'au cœur des simples espaces urbains et ruraux d'hier, les logiques résiliaires (celles des institutions et des acteurs privés, des entreprises, des rapports sociaux et des pouvoirs, des lieux de vie et des territorialités) entrent en conflit avec les logiques territoriales des pouvoirs, de la gestion publique, parfois de l'identité et de l'appartenance. En réalité, ces logiques globales de réseau profitent, plus qu'elles ne pâtissent, des tyrannies d'une proximité nécessaire aux populations les plus fragiles (effet de solidarité) comme aux activités de production et de recherche qui exploitent les innombrables facettes de la ressource territoriale.

Par ailleurs, si la métropolisation revêt quelques solides caractères d'universalité, si elle accompagne le « rouleau compresseur » unificateur de la mondialisation/globalisation, elle doit également tenir compte des effets de contexte que secrètent ses innombrables lieux et territoires. Ceux-ci fonctionnent en effet comme autant de creusets de singularités : hybridations subtiles d'éléments culturels et de rapports sociaux propres à la situation géographique, au dosage humain et à l'ambiance particulière de chaque métropole comme de chaque lieu. Ajoutons que des contraintes de masse, celles qu'imposent les fortes densités humaines, les aménagements onéreux et les coûts publics élevés qu'elles induisent, les normes collectives et les formes de régulation voire de coercition qu'elles suscitent, apparaissent un peu partout et préoccupent. Elles se heurtent aux aspirations de libre expression et d'indépendance que manifestent des communautés et des individus toujours plus rétifs à se fondre dans la masse (montée du communautarisme et de l'individualisme). Ils réclament en effet des régimes de gestion plus spécifiques, plus autonomes, plus participatifs, tenant compte de styles de vie différenciés coexistant dans les métropoles.

Des mutations de tous ordres débordant la ville

La métropolisation relève donc d'une définition complexe, on l'avait bien compris. Cette définition ne saurait se limiter au constat de la construction d'une armature mondiale de centres décisionnels à très hautes fonctions tertiaires ou quaternaires, hiérarchisés et interconnectés ; sorte de toile riche des 400 agglomérations plus que millionnaires, inégalement disséminées à la surface de la planète. Certes, du petit groupe des « villes globales » aux innombrables métropoles régionales dont le contingent excède d'ailleurs largement le club des 400, ce réseau mondialisé existe bel et bien. Il organise et canalise les principaux flux de pouvoirs, d'informations, de savoirs savants, de capitaux et de biens financiers de notre terre. Il mêle avec une remarquable dextérité les réalités concrètes et virtuelles, largement homogénéisées et unifiées, formant la face globalisée de notre civilisation contemporaine. Cependant, les effets de cette métropolisation ne s'arrêtent pas aux 400 têtes (ou plus) d'un tel réseau. Ils touchent l'ensemble des territoires... D'abord parce que la métropolisation provoque un changement radical (quantitatif et qualitatif) de tous les processus (en chaîne) d'urbanisation ; ensuite parce qu'elle joue (quoique de façon plus indirecte) sur toutes les procédures de déconstruction et de recomposition ou de requalification territoriales qui se produisent dans son ombre portée, voire à l'écart de ses espaces les plus actifs.

Dans le mot « métropole », on sait qu'il y a « pole » certes, *polis*, la ville, mais aussi « pôle » (latin *polus* et grec *polos*), c'est-à-dire le pivot sur lequel tourne une chose, un centre

et un axe autour duquel se développe une dynamique, un mouvement ; les pôles ne sont-ils pas les deux points virtuels par lesquels passe l'axe de rotation de la terre ?

Mais le « pôle », c'est aussi un point qui attire (pôle d'attraction) dans un champ magnétique donné, métaphore possible d'un espace géographique et social obéissant à des lois physiques. S'il attire, c'est que le pôle rayonne, qu'il exerce une influence sur son environnement. Cette attraction décrit dans l'espace un gradient ; elle s'atténue avec la distance si elle n'est pas réactivée par des polarisations secondaires, par des relais du pôle ou de la métropole. Au fur et à mesure que l'influence du pôle s'épuise ou se ranime avec la distance, elle engendre des jeux d'échelles qui fondent de nouvelles unités géographiques. Certaines s'identifient à des formes spatiales territorialisées, fonctionnant du local vers le global. Elles s'affichent parfois comme de nouvelles productions (*bottom up*) de territoires intermédiaires luttant contre le chaos des espaces et de leurs résidents mobiles. D'autres, forcément plus fluides, se dessinent selon une structure de réseau où les flux circulent plutôt en sens inverse, du global vers le local, au rythme des grands mouvements de capitaux, d'informations et d'innovations. À ce jeu *up down*, la métropole risque de perdre son lieu, elle devient omniprésente et introuvable, quasiment virtuelle.

On constate que ce double mouvement de polarisation/diffusion des flux de tous ordres s'ancre dans un double jeu de territorialisation de proximité et de connexion à distance, de topographie et de topologie. Double jeu qui décrit une interaction qu'orchestrent et que conduisent les métropoles, une articulation qu'elles ménagent au point de se demander si, finalement, elles ne sont pas faites avant tout pour cela. Ce mouvement dialogique (ou dialectique), on l'a déjà évoqué, révèle l'émergence d'un nouveau mode de production économique, (post) ou (néo) fordiste. Ce dernier marque l'hégémonie du capital financier, de l'innovation, de la recherche, du virtuel et du tout mobile, d'une économie des services qui écrase, sans la supprimer pour autant, celle de la production des biens.

Cette logique économique majeure accorde une place de choix aux économies d'échelles et de réseaux, mais aussi (contradictoirement ?) aux économies plus sédentaires de proximité et de *cluster*, exigeantes en externalités situées et culturelles. Ainsi, tout en vouant un culte aux délocalisations, tout en recherchant fébrilement de nouvelles ressources (matérielles, financières, humaines et culturelles) au prix d'une sorte d'errance de son outil de production très flexible, l'économie contemporaine conserve les vieux principes capitalistes de la concentration et de l'accumulation (y compris spatialisées), facteurs d'un polycentrisme qui n'est pas seulement métropolitain.

Même si les métropoles qui se dessinent en Amérique latine, en Asie et en Afrique semblent plus mouvantes que celles des autres grands espaces continentaux, avec leurs populations instables, leurs infrastructures inexistantes ou menacées, parfois leur absence totale d'architecture, elles développent néanmoins des lieux et des territoires de proximité débordant de vitalité et d'inventivité sociale, économique, politique. Elles s'inscrivent aussi dans des réseaux mondialisés ou en passe de le devenir.

En Chine du Sud, la métropolisation des deux rives du delta de la Rivière des Perles en porte témoignage. Là, sur un périmètre de 300 à 400 kilomètres, cinq ou six agglomérations se rejoignent pour former, de Hong Kong à Macao en passant par Shenzhen, Guangzhou (l'ancienne Canton) et Zhuhai, une métropole en pleine croissance, forte de plus de 12 millions d'habitants. Ses zones économiques spéciales constituent des « laboratoires de libéralisation contenue du capitalisme » selon l'expression assez heureuse proposée par une équipe de chercheurs de l'université de Harvard. L'urbanisme et la construction d'équipements (surtout autoroutiers) s'y révèlent tout aussi expérimentaux et aléatoires, offrant d'incroyables distorsions entre projets et résultats bâtis, structures conçues et appropriées, interprétées par les acteurs et les usagers.

De façon encore plus éloquente, on citera le cas du quartier d'Alaba, situé à l'ouest de Lagos, au Nigeria, par lequel passe les trois quarts du commerce des matériels électroniques de l'Afrique de l'Ouest dont une majorité de produits d'occasion. Fondé sur la proximité et l'entassement d'innombrables ateliers et commerces, Alaba se place au sein d'un vaste réseau d'échanges dont les autres nœuds importants s'appellent Cotonou, Lomé, Accra, Abidjan, Niamey et Conakry, mais aussi Moscou, Mumbai, Taipei, Singapour, Séoul et surtout Dubaï. Ainsi, ce quartier de Lagos localisé sur un entrelacs de marchés des biens électroniques ne prospère qu'en fonction des liens de proximité noués par des acteurs qui savent allier le commerce international à la production d'hybrides électroniques, l'esprit de réseau et l'esprit de lieu. Le tout campant, on l'aura compris, un étonnant complexe d'innovation métropolitaine installé dans un pays du Sud.

Dans tous les cas, on remarque qu'à partir du statut de la « ville mère », tête et matrice de réseau, les différentes déclinaisons du terme « pole » ou « pôle » définissent une centralité et une capacité d'attraction, un principe d'organisation et de mise en ordre de l'espace géographique géré par des forces sociales de rassemblement, de maintien en co-présence d'individus et de groupes variés. Dans ce domaine du regroupement des êtres humains et de la localisation de leurs activités, soit de l'organisation de l'espace, la métropole observée sous l'angle de son étymologie, c'est-à-dire du langage, multiplie incontestablement les capacités et les effets élémentaires de la « polis », de la ville *stricto sensu*. En un mot, elle la déborde de toutes parts.

Pour demeurer dans le registre du langage ou plus précisément du vocabulaire, on conviendra que la métropolisation tend à modifier le sens d'expressions dichotomiques qui présidaient habituellement aux analyses urbaines classiques : centre et périphérie, espace public et espace privé par exemple, etc. Ces binômes et ces partages posent aujourd'hui question et invitent à discussion. C'est dans ce but que les « Atlas éclectiques » (ceux décrits en particulier par Stefano Boeri) se proposent de rechercher de nouvelles correspondances entre les éléments spatiaux métropolitains, les mots que nous utilisons pour les nommer et les images mentales que nous projetons sur eux. D'un point de vue méthodologique, les angles de vue ouverts sur les espaces métropolitains méritent en effet d'être élargis. Aux approches traditionnelles privilégiées par le texte, le plan, la carte, la photographie ou le croquis, tous savants et prétendument objectifs, doivent s'ajouter celles des vécus de sujets innombrables, exprimés à partir de leurs regards et de leurs autres sens, de leurs pratiques et des langages qui les traduisent. Ces dimensions novatrices du vocabulaire et du récit, du ressenti sur la « métropolité » (néologisme désignant des formes neuves de sociabilité et de spatialité en milieu métropolitain, caractérisées par l'affirmation, en particulier, de l'autonomie individuelle) participent des nouvelles représentations métropolitaines. Leur recueil et les indicateurs que l'on peut en tirer s'inscrivent pleinement dans la gamme des outils et des méthodes que les chercheurs du laboratoire ADES s'efforcent de forger et de promouvoir (cf. le numéro collectif de la revue Sud-Ouest Européen intitulé : « Vivre Bordeaux, vivre la ville »). On fera l'hypothèse que sans un minimum de compréhension des vécus humains, notre chance de connaissance du devenir des espaces métropolitains, des conditions de leur durabilité environnementale, sociale et économique, notre capacité d'infléchir leur organisation et leur gestion par l'acte d'aménagement risquent de rester lettre morte.

Une nouvelle économie politique des territoires

Par-delà ces considérations géographiques, économiques, sociales et idéologiques, la métropolisation comporte également une dimension démographique. Elle concerne plus encore l'économie politique et sa géographie. Soit deux prismes d'observation et d'analyse fondamentaux que la recherche a sans doute, à ce jour, trop négligés. En effet, la métropolisation contemporaine peut être lue comme un nouveau mode de gestion spatiale (ou

géographique) des masses humaines désormais urbanisées. Du *desakota* indonésien et des *corridors* de métropolisation et d'industrialisation asiatiques, jusqu'aux franges d'habitats isolés et parfois marginalisés des métropoles occidentales, en passant par les différents types de ghettos sociaux et ethniques, n'est-il pas essentiellement question de canalisation, de contrôle, de domination et d'exploitation des humanités contemporaines ? Des quartiers fermés (*gated-communities*) d'innombrables métropoles du Nord et du Sud, jusqu'aux *edges-cities* qui construisent la métropole émergente américaine ou arabe (à Dubaï par exemple), n'est-il pas question de bâtir à part, de protéger à outrance les espaces de minorités sociales nanties ?

De manière plus générale, on pourrait affirmer que la métropolisation, au Nord comme au Sud, constitue une méthode spatiale spontanée de gestion des mobilités humaines. Rappelons que chaque année, quelque 3 millions de personnes émigrent dans le monde d'un pays à un autre, ce qui n'épuise pas une mobilité encore plus considérable quand on compte les mouvements nationaux, de longue durée mais aussi plus éphémère, quotidiens notamment, au rythme desquels se déplacent les populations au sein même des espaces métropolitains. Dans ce contexte, la métropolisation, plus encore que la simple urbanisation, crée et préserve des centralités ou des nodosités géographiques qualifiées, distinguées, valorisées et efficaces. Souvent elle les invente ; elle les expérimente avant qu'elles ne tombent dans le domaine commun de l'urbanisation ordinaire.

L'idéal des sociétés métropolitaines contemporaines paraît se construire, particulièrement en Amérique du Nord, mais pas seulement, autour du concept de l'enclave urbaine ou suburbaine. Cela peut aller des « immeubles furtifs » de l'architecte californien Frank Gehry, luxe camouflé au milieu de quartiers dégradés ou pauvres, jusqu'à ces forteresses immobilières planifiées, détenues, gouvernées et surveillées par le secteur privé dans certaines aires suburbaines de métropolisation. De tels lieux protégés deviennent des territoires où l'accumulation de richesses s'effectue sans entrave, en toute sécurité, sous l'œil des contrôles vidéo, avec l'appui de services de gardiennage musclés qui viennent renforcer barrières physiques et électroniques. L'apparition et la constitution de ces îlots va de pair avec le succès d'une nouvelle classe sociale issue des technologies de l'information, particulièrement apte à communiquer dans le virtuel, à se réfugier derrière la double barrière protectrice des systèmes de sécurité et de l'univers numérique. Paradoxalement, le néolibéralisme qui contribue à produire la métropolisation et ces formes résidentielles, engendre avec elles des systèmes réglementaires stricts, voire coercitifs, dépassant tout ce que l'esprit américain, attaché à l'individualisme, avait pu tolérer par le passé.

Ces enclaves homogènes forment une mosaïque aux éléments atomisés, tendant de plus en plus à être séparés, dans les aires métropolitaines, par un océan d'espaces abandonnés où se côtoient zones développées et délaissées, sous-administrées. L'aire métropolitaine de Houston constitue sans doute le prototype d'un tel univers dérégulé : dissémination incertaine de centres de profits industriels et tertiaires, de réduits d'habitat protégé et privé (ville à l'intérieur de la ville, Clearlake est appropriée et gérée par le groupe Exxon) se partageant un réseau nébuleux d'infrastructures édifiées sans le moindre plan directeur. La logique de défiscalisation et de laisser-faire qui règne dans l'agglomération conduit à la proportion d'espaces verts la plus basse de toutes les grandes conurbations américaines, ainsi qu'aux conditions environnementales les plus médiocres. En revanche, le développement des activités et des profits y bat son plein, offrant, ça et là, des diversifications économiques qui ne manquent pas d'intérêt, dans les domaines des soins médicaux (réservés cependant aux plus nantis) et de l'électronique par exemple.

Cette métropolisation libérale qui progresse partout crée des espaces souvent éphémères. On a d'ailleurs pu constater plus haut qu'elle affectionne le principe urbanistique de la *tabula rasa*. C'est ainsi qu'à Houston, les espaces se concurrencent, s'excluent et se

renouvellent. De façon encore plus spectaculaire, à Détroit, suite à la crise des industries de l'automobile qui a éclaté dès les années 1960, une grande partie du centre ville est revenue à l'état de friche ou à des activités agricoles, voire illicites, dans l'attente de nouvelles affectations !

Ces différents exemples tendent à montrer que l'initiative privée ou semi-publique, celle d'acteurs économiques ou plus strictement sociaux investissant des aires métropolitaines vacantes, recyclées ou réappropriées, produit sans doute des inégalités, des injustices, mais aussi de l'auto-organisation... C'est-à-dire de la créativité, de l'innovation en acte. Il n'empêche que dans ce contexte d'intenses mutations, la métropolisation et les procédures spatiales qu'elle engendre assignent chacun, sédentaire ou mobile, à sa place, imposée par l'ordre économique et politique, dans le cadre d'une gigantesque lutte de placement qui mobilise les capitaux économiques et sociaux, spatiaux aussi diraient certains géographes comme M. Lussault et J. Lévy. Or c'est bien cette lutte de placement qui construit les espaces sociaux d'aujourd'hui, ceux d'un monde qui s'urbanise à un rythme très rapide. En conséquence, la métropolisation constitue bien un instrument de la production des injustices sociales et spatiales. Cependant, elle contribue aussi à la régulation des sociétés contemporaines, notamment en organisant les modalités de leur accès à l'espace. Au Nord, on remarquera que la métropolisation fournit le seul mode concret et pratique de traitement de l'immigration. Elle est banc d'essais (ses recettes se reproduisant ensuite à tous les échelons de l'urbain) et système de tri, d'aiguillage, de classement et de distribution/répartition, de relégation, d'enfermement ou d'ouverture des masses humaines en mouvement. À ce titre, elle traduit spatialement des inégalités sociales correspondant à des volontés politiques ; inégalités produites par les nouvelles règles (politiques) de l'économie-monde, sans contreparties, sans compensations réellement équitables.

Parce qu'elles jouissent d'une forte intégration de tous les ordres de pouvoirs (politique, économique, idéologique), les métropoles s'affirment en tant que champs de production et d'expérimentation efficaces des innovations sociales, économiques, politiques, culturelles, territoriales... D'un point de vue plus strictement géographique, la métropolisation offre le spectacle d'une restructuration radicale des espaces urbains. Elle en produit en permanence de nouveaux, avec une étonnante fécondité. Les aires métropolitaines se confondent avec les espaces de déconstruction des formes traditionnelles de la ville. Cependant, de façon concomitante, elles génèrent d'innombrables formes nouvelles de fonctions, d'affectations, d'usages des espaces, de paysages aussi, à la fois très concrets et virtuels, réalités et simulacres. Elles instaurent des reterritorialisations improbables.

Pourtant, il ne faut pas s'y tromper, les métropoles ne réalisent l'intégration de ces différentes formes de pouvoirs que sur de courtes séquences territoriales, celles de leurs centres, celles des enclaves de haute valorisation économique et sociale... Pour le reste, soit l'immense majorité des superficies métropolitaines, faute d'institutions politiques légales en dehors de l'intervention plus ou moins distante des régions et des États, faute de moyens financiers, c'est souvent le laisser-faire qui prévaut. Il pose plus que jamais le problème du devenir, de la durabilité de ces espaces métropolitains qu'une territorialisation (au sens d'une meilleure concordance des territoires vécus et de gestion) sauvera peut-être du chaos.

Conclusion provisoire ou introduction : quelles perspectives scientifiques ?

Au total, les espaces de la métropolisation enregistrent, dans leurs étalements, les répercussions multiples d'ondes de choc diverses aux amplitudes variées : économiques et sociales en particulier, mais aussi plus strictement techniques et technologiques ; générées à toutes les échelles, du local au mondial. Cela donne des fragmentations spatiales très subtiles (fractales en fait), de nouvelles formes et de nouveaux paysages urbains ou assimilés, des rapports à l'environnement qui réinventent l'idée de nature tout en suscitant le besoin et le

concept, pour le moins ambigu, de la ville durable, soutenable. Cela crée des pouvoirs et des systèmes de gouvernance neufs, frappés du sceau des exigences participatives ou, à l'inverse, du détachement le plus complet vis-à-vis du politique. Ces exigences s'accompagnent de valeurs, de fonctions et de combinaisons territoriales jusqu'alors inconnues. Cela façonne des rapports sociaux et des cultures d'hybridation et/ou d'improvisation qui surprennent avant de s'infiltrer dans d'autres sphères de la société. Cela produit aussi des systèmes de communications et de transport qui focalisent et absorbent une part importante de la vie quotidienne des métropolitains : univers de « non-lieux » qui, tout de même, s'appriivoisent et s'approprient, quoi qu'en pense l'anthropologue, Marc Augé en l'occurrence.

Au total, le vaste thème de la métropolisation ouvre un immense chantier de recherche auquel l'UMR 5185 ADES participe. Elle n'a pas la prétention d'aborder toutes les facettes d'un domaine multiforme qui rassemble quelques uns des principaux enjeux de notre temps. Elle choisit plutôt quelques entrées, quelques interstices particuliers gravitant autour des questions cruciales de l'environnement et du développement durables, des formes émergentes de territorialisation et de reterritorialisation, de gouvernance, de vacance spatiale et de mobilité... Toutes liées, de près ou de loin, à la métropolisation. Les interventions qui jalonnent ce numéro illustrent ces ambitions, en mettant l'accent sur les dimensions essentielles de la méthode et des outils d'analyse.

Références bibliographiques

- Ascher F. (1995), *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob.
- Castells M. (1998), *La société en réseaux : l'ère de l'information*, Paris, Éditions Fayard.
- Ferrier J.-P., Hubert J.-P. et Nicolas G. (2005), *Alter-Géographies*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- Koolhaas R. et al. (2001), *Mutations*, Barcelone/Bordeaux, ACTAR Éditeurs.
- Lacour C. et Puissant S. éd. (1999), *La métropolisation : croissance, diversité, fractures*, Paris, Anthropos.
- Sassen S. (1996), *La ville globale. New York, Londres, Tokyo*, Paris, Éditions Descartes & Compagnie.